

Ubgenge. Intelligence et ruse à la manière Rwanda et Rundi

Pierre Erny

Citer ce document / Cite this document :

Erny Pierre. Ubgenge. Intelligence et ruse à la manière Rwanda et Rundi. In: Cahiers de sociologie économique et culturelle, n°40, 2003. pp. 73-86;

doi : <https://doi.org/10.3406/casec.2003.919>

https://www.persee.fr/doc/casec_0761-9871_2003_num_40_1_919

Fichier pdf généré le 03/11/2022

Résumé

Dans la langue du Rwanda et du Burundi, *ubgence* ou *ubwenge* désigne l'intelligence, la ruse, la débrouillardise, le fait d'être malin. La littérature orale sous toutes ses formes célèbre cette valeur. Elle se manifeste tout particulièrement par l'art de mentir sans se faire prendre et passait pour une des caractéristiques majeures de l'aristocratie *tutsi*, spécialiste du "langage oblique". On a montré le lien d'*ubgence* avec la structure sociale : dans une société très hiérarchisée où l'emportaient les relations de dépendance, il fallait à tous les niveaux être d'une prudence, d'une perspicacité et d'une habileté consommées pour s'élever dans le jeu social, manœuvrer efficacement et éviter les mauvais coups. Tant qu'il n'est pas découvert, le mensonge est moralement neutre et donc licite s'il est utile ; on l'admire hautement s'il est bien ficelé et mené avec art.

Abstract

Ubgence. intelligence and wit the rwanda and rundi way

In the language of Rwanda and Burundi, *ubgence* or *ubwenge* means intelligence, wit, cleverness. It is a value that is being celebrated by oral literature in all its varieties. It manifests itself at the utmost in the art of lying without being caught, and it was considered to be one of the major features of the *tutsi* aristocracy, the masters of "oblique language". The link between *ubgence* and the social structure has been highlighted : in a strongly hierarchical society where dependency relationships were predominant, it was necessary at all levels to be a master of the arts of prudence, perspicacity and deftness in order to be able to make one's way upward in the social game, to make fruitful moves and to avoid mischievous blows. As long as it has not been uncovered, a lie is morally neutral and therefore licit if useful, it is an object of admiration if it has been artfully plotted and conducted.

UBGENGE : INTELLIGENCE ET RUSE À LA MANIÈRE RWANDA ET RUNDI

Pierre ERN□

Le Rwanda, le Burundi et plusieurs régions voisines ont une langue commune qui se décline en plusieurs dialectes. Elle véhicule une notion, celle d'*ubwenge* ou *ubgence*, qui désigne une valeur centrale éminemment positive dont la compréhension est indispensable si l'on veut pénétrer tant soit peu la mentalité qui domine en ces pays. Beaucoup d'observateurs ont fait fausse route dans leurs analyses parce qu'ils ne tenaient pas compte de ce que les hommes des Grands Lacs raisonnent en termes d'*ubgence* et ne portent pas, de ce fait, les mêmes jugements de valeur que les Occidentaux sur les événements ou les comportements.

LE CHAMP SÉMANTIQUE D'UBGENGE

L'*ubgence*, a-t-on dit à juste titre, est proche de la *mêtis* grecque qu'incarnait si bien le vieil Ulysse. Le champ sémantique de ce terme est particulièrement étendu : il recouvre nos notions d'intelligence, d'expérience, d'habileté à trouver des solutions, de débrouillardise, de ruse, de flair, de perspicacité, de savoir-faire, de réserve prudente, de doigté, de circonspection dans l'action et les conversations, d'attention, de pondération, de sagesse ; être pourvu d'*ubgence*, c'est être futé, finaud, roué, astucieux, au besoin menteur, capable de rouler les plus malins dans la farine, de se tirer d'embarras, de se divertir aux dépens d'autrui, de s'imposer et de réussir. Pour A. Coupez et Th. Kamanzi,

"il s'agit d'une forme particulière de l'intelligence, qui vise l'acquisition d'avantages matériels et sociaux par quelques moyens que ce soit. L'équivalent français le plus acceptable serait fourberie, si ce terme n'avait pas une connotation péjorative, alors que celle d'ubwenge est admirative... A défaut de substantif, le français possède un adjectif assez équivalent : malin" (p. 19, 231).

Analysant le système des valeurs au Burundi, E. M. Albert, abondait dans le même sens :

"Etre malin, c'est avoir ubgence. Etre capable de parler vite et bien pour se tirer d'une mauvaise affaire, c'est avoir ubgence. Quand une femme sait très bien éviter la colère de son mari, c'est ubgence. Si un homme possède cette variété d'intelligence, il sera riche un jour, même s'il est Hutu" (p. 158).

Mais on peut heureusement aller au-delà d'une appréhension purement égocentrique et utilitaire des choses :

"Ubgence est autant intelligence que sagesse. Elle doit scruter les desseins d'Imana (Dieu) – suprême intelligence qui a donné le monde aux rois en partage – et suivre les lois de la nature, créée par Imana, et fécondée par lui, grâce au roi, son hypostase" (Gasarabwe, p. 28).

Analysant l'*ubgence* en linguiste, F. Rodegem y associe le "style oblique" qui consiste à employer constamment des formules impersonnelles et imagées, ou des proverbes ambivalents qui permettent différentes interprétations, et ce aussi bien dans la conversation courante que pour plaider et flatter :

"Il est le fait d'un esprit tortueux pour qui la parole n'est pas un message direct mais le résultat d'arabesques mentales emberlificotées à plaisir pour ne pas donner prise à l'interlocuteur. Les intrigues, les cabales favorisent cette habitude de parler de biais. Se faire comprendre par des périphrases, des métaphores en laissant deviner sa pensée plutôt que de l'exprimer clairement est considéré comme une preuve d'ubwenge, d'astuce remarquable" (Rodegem, 1973, p. 18).

E. M. Albert a parlé de ses difficultés dans l'enquête ethnologique du fait de la tendance de ses interlocuteurs à la dissimulation volontaire :

"Les Rundi ont une grande méfiance des questions directes. Même lorsque j'orientais la conversation, il fallait toujours qu'elle ressemblât à une conversation ordinaire. Si le Hutu ment parfois par crainte des conséquences, le Tutsi ment en homme malin et en artiste. On ne médit pas du Rundi en parlant de sa tendance à

mentir. Il en parle lui-même avec fierté. Ses explications sur la nécessité de mentir pour se protéger forment une partie intéressante de sa conception de la vie. Heureusement le goût du mensonge est assez varié pour qu'on trouve chez un informateur une vérité qu'un autre se sera efforcé de cacher" (p. 151).

Pour A. Boucharlat, qui a consacré sa recherche aux devinettes et aux énigmes, pourvoyeuses majeures d'*ubgence*, l'intelligence dans laquelle excellent les Rwandais, c'est "comprendre à mots couverts, nouer et dénouer les intrigues, percer le mystère des intentions et du comportement d'autrui" (p. 15).

UBGENGE ET STRUCTURE SOCIALE

"Normalement, écrit E. M. Albert, on attribue l'*ubgence* au Tutsi comme une caractéristique innée : il est rare qu'un Hutu la possède et c'est un don du hasard." Cette innéité supposée par les Barundi impose l'idée qu'il y a un lien entre cette valeur et le système social sous sa forme traditionnelle. "Le royaume rwanda a été construit sur l'*ubgence*, comme toutes les bonnes œuvres des hommes", écrit E. Gasarabwe. Et A. Coupez et Th. Kamanzi :

"L'ancienne 'société' rwanda est admirablement organisée pour faciliter le déploiement de l'ubwenge. Non seulement les structures politiques se subdivisent et s'entrecroisent, mais encore les institutions se compliquent de manière à se prêter à de multiples interprétations. Rien ne ressemble moins à un code que l'ensemble de leurs règles (p. 19)." "A force de tricher pour vivre, le grand Tutsi en arrive à vivre pour tricher" (p. 20).

P. Del Perugia insiste sur le fait qu'à la cour royale du Rwanda *ubgence* était une condition de survie :

"La terreur de tourments mis au point par l'imagination délirante des Pygmées était le commencement, non d'une sagesse illusoire, mais d'une grande précaution. Se faire prendre représente toujours la faute inexcusable. Dieu lui-même se rangeait du côté de l'habile homme qui réussissait. Devant une mentalité subtile, pragmatique,

douée d'une incroyable puissance de duplicité, prête à toute palinodie payante, à toute réussite intelligente, la faute constatée ne pouvait être que sanctionnée... L'horreur des supplices... conférait plus de prix aux richesses. Elle transformait la dissimulation et la politique en un art effrayant et délicieux" (p. 148).

Dans le fond, l'*ubgence* était le moyen par excellence de se défendre, de connaître une certaine sécurité et de survivre dans une société où la concurrence et la peur étaient omniprésentes. C'était l'habileté à nouer autour de soi un réseau de relations sociales profitables, l'ingéniosité à manipuler les hommes et les situations pour en tirer des avantages personnels.

R. Kandt, administrateur allemand avant la première guerre mondiale, a certainement vu juste quand il écrivait (p. 273) :

"Un Tutsi ne ment pas. Combien de centaines de fois n'ai-je pas entendu cette réponse d'une bouche qu'au même moment j'ai dû convaincre d'une contrevérité. Et pourtant elle avait raison : un Tutsi ne ment pas, il nous laisse deviner la vérité. Leur manière de mentir repose inconsciemment sur un transfert dans la vie réelle de leurs jeux si plaisants à base d'énigmes par lesquels les enfants entretiennent leur sociabilité."

Et F. Rodegem :

"Pour certains, le mensonge est un jeu, une joute, un sport passionnant – et ceci vaut principalement pour les grands Tutsi – un mensonge figolé vaut tout un long poème. Le mensonge envisagé comme un des beaux-arts. Et figolé à tel point qu'on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'ils disent. A celui qui leur fait remarquer la chose, ces Machiavel répondent : si mon interlocuteur est intelligent, c'est à lui de voir à travers ; dans le cas contraire, tant pis pour lui" (1973, p. 20).

La maîtrise des émotions et l'habileté manœuvrière qui jouaient un si grand rôle dans les mœurs et la morale aristocratiques conduisaient à la dissimulation, à tout un art de travestir la vérité et de donner le change

sans éveiller de soupçon : il y avait là autant de conduites très typiques qu'on cultivait comme quelque chose d'essentiel.

"Menacé constamment et de toute part, un individu ne peut se permettre de s'affaiblir en évitant les intrigues. Dans la famille, où un des fils sera un jour le chef, chacun tente d'évincer ses frères dans la faveur du père" (Coupez et Kamanzi, p. 20).

Allusion était ainsi faite à la coutume selon laquelle la fonction de chef de famille n'était pas transmise automatiquement à l'aîné des garçons comme le voulaient habituellement en Afrique les droits liés à la primogéniture, mais à celui que le père choisissait à cet effet en toute liberté, ce qui n'allait pas sans rancunes ni contestations.

Certaines fonctions, comme celle de juge, exigeaient un *ubwenge* particulièrement aiguisé.

Les attitudes de faire-semblant atteignent leur comble en certaines circonstances ritualisées tels les discours de fiançailles ou de mariage, grâce auxquels tout un groupe se livre à un jeu subtil et amusant, pourtant minutieusement réglé par les conventions sociales : les représentants de la parenté de la fille font comme s'ils étaient des étrangers en quête d'hospitalité ; le père de famille fait comme s'il ignorait la raison de leur venue, comme s'il ne voyait pas la vache amenée pour la "dot", puis comme s'il n'était pas content de l'animal offert ; aux sollicitations dont il est l'objet, il répond qu'il n'a pas de filles à marier, qu'elles sont encore des enfants, etc. ; toute l'assistance fait comme si la bonne bière était mauvaise et la mauvaise bonne ; quand le jeune homme rejoint la fiancée dans la maison, ils font semblant de ne pas se voir ; l'épouse doit se débattre, pleurer et simuler la tristesse ; ils mangent ensemble, mais en se dissimulant chacun dans une alcôve. Le ton est à la fiction complète et le jeu consiste à n'accepter aucun propos pour sérieux tout en restant extérieurement très sérieux.

L'UBGENGE DANS LA LITTÉRATURE ORALE

La littérature gnomique traditionnelle abonde en évocations sentencieuses d'*ubgence* qu'on cite constamment dans le discours ordinaire :

- "L'*ubgence* vaut plus que l'orgueil"
- "L'*ubgence* dépasse la force"
- "L'intelligence est un feu qu'on va chercher ailleurs"
- "L'intelligence vient des voisins"
- "L'intelligence, tu l'apprends d'un autre"
- "L'intelligence prend son départ près du sol" (il faut commencer petitement)
- "L'intelligence disparaît comme la braise"
- "On est toujours à la recherche de l'intelligence"
- "On extrait l'intelligence comme le minerai dans la mine"
- "Ce que l'on reçoit pour rien donne peu d'intelligence"
- "Qui est trop rusé met trop d'eau quand il brasse de la bière" (on perd tout en voulant tout gagner)
- "L'*ubgence* d'un hôte, c'est manger et se taire"
- "Même s'il n'aime pas ce qu'on lui donne à manger, l'enfant intelligent l'avale quand même"
- "On ne brasse pas l'intelligence"
- "L'*ubgence* n'est pas vertu"
- "L'intelligence n'est pas la vie sinon le magicien ne mourrait pas" (lui qui est censé en avoir plus que les autres)
- "L'*ubgence* est une bonne chose, mais il n'y a pas qu'un seul (à l'avoir)" (à malin, malin et demi)

- "Le singe connaît la ruse des arbres" (on peut facilement se tirer d'affaire dans un milieu qu'on connaît bien)
- "L'intelligence d'un seul est un sac percé" (se méfier d'un jugement isolé)
- "L'intelligence qui reste solitaire s'estompe"
- "Le malheur (ou la pauvreté) aiguise l'intelligence"
- "Le cœur de l'orphelin a eu les cheveux blancs (signe d'expérience) avant la tête du vieillard"
- "L'intelligence qui ne quitte pas le ventre (ne s'exprime pas) pourrit".'

La littérature de cour véhicule de nombreux récits dans lesquels l'histoire côtoie la légende et où il est entre autres question des méthodes que les Tutsi employèrent pour vaincre les roitelets hutu. A titre d'exemple, A. Coupez et Th. Kamanzi citent des récits concernant un roi du XVII^e siècle et guerrier illustre, Ruganzu Ndori, qui a porté l'*ubwenge* à sa perfection et auquel les Tutsi ont donc "prêté toutes les aventures dont ils rêvaient". Pour vaincre un roi voisin, raconte-t-on, il se présenta chez lui comme transfuge du Rwanda, se fit admettre comme vassal, sut détourner tous les soupçons et toutes les dénonciations, séduire les huit filles de son protecteur et abattre son arbre tutélaire ; quand les guerriers rwandais approchèrent, il fit croire au monarque que c'était le bruit de la pluie qu'on entendait ; le moment venu il l'abattit avec ses gens :

"Cet épisode suscite chez les auditeurs une admiration éperdue. Quant à l'étranger qui a cru à la parole et à l'amitié d'un roi guerrier, il est simplement ridicule" (p. 19).

De la poésie dynastique, dont le but était de légitimer la dynastie régnante fût-ce en tronquant les faits, on a dit qu'elle était "une tricherie institutionnalisée", "de l'*ubwenge* à l'état pur" (Coupez et Kamanzi, p. 20).

Les contes et fables populaires abondent en épisodes où l'on est amené à applaudir la supériorité de l'intelligence sur la bêtise, que ce soit par exemple dans les démêlés entre le lièvre et l'hyène - un thème que l'on

retrouve dans une grande partie de l'Afrique -, ou dans les contes "de l'enfant plus malin que le chef" : on y voit celui-ci grandir à toute vitesse, prendre la place du père, finir par devenir conseiller du roi et par déjouer tous les pièges qu'on lui tend. Les contes satiriques mettent en scène un certain nombre de personnages typiques que tout le monde connaît, tel Semuhanuka, un menteur anticonformiste et sans scrupules, qui joue aux autres des tours pendables et ne recule pas devant la honte. Voici un récit le concernant :

"Semuhanuka conseille à son fils de mentir, seul moyen de s'enrichir. Le fils sort et gémit : 'Aïe ! je me suis cogné la tête contre la voûte céleste'. – 'Mon fils, ce genre de mensonges risque fort de te conduire à la ruine ; il faut mentir avec vraisemblance !' Ils partent alors à la chasse et se séparent pour cerner le gibier. Semunahuka crie pour faire croire qu'il a levé un animal et il entend son fils crier : 'Je l'ai touché !' – 'Qu'as-tu touché ?' – 'La bête que tu as levée !' Le père le félicite" (Smith, p. 100).

VÉRITÉ ET MENSONGE

La question de la dissimulation de la vérité, expression majeure de l'*ubwenge*, est donc centrale dans l'*ethos* rwandais. Idéalement, certes, celle-ci était fustigée comme l'attestent les adages suivants :

- "Le mensonge ne nourrit son homme que pendant deux ans"
- "A celui qui te trompe en disant "je ne mange pas", tu répliques "je ne me couche pas""
- "A qui te donne du vent aux fiançailles de ta fille, tu lui donnes du mensonge au mariage de ton fils"
- "Le menteur doit subir les conséquences de son mensonge".

Mais dans la réalité, on admirait celui qui savait mentir habilement, et on est allé jusqu'à dire que les anciens Rwandais ont fait de l'habile dissimulation de la vérité une sorte de sport national ou qu'ils l'ont classée parmi les beaux-arts...

Pour les missionnaires chrétiens il y avait évidemment là une pierre d'achoppement à laquelle moralistes et théologiens n'ont pas manqué de s'attaquer. Il fallait en premier lieu essayer de comprendre la logique qui anime la morale traditionnelle, puis voir par quelles voies on pouvait procéder à une éducation au parler vrai.

Comme l'a montré le R. P. D. Nothomb, la règle de conduite essentielle est qu'il ne faut rien faire qui puisse porter préjudice au groupe, principalement familial, auquel on appartient, et à ses membres ; on est né pour transmettre ce qu'on a reçu : est bon tout ce qui favorise cette transmission, mauvais ce qui l'inhibe. La moralité des actes se mesure donc à leur utilité pour la survie du groupe, l'harmonie en son sein, sa prospérité et sa cohésion : est moralement à favoriser tout ce qui le renforce, le protège, le restaure, et à condamner tout ce qui l'affaiblit, le divise, l'appauvrit, l'humilie.

Seconde donnée importante : on peut distinguer deux sortes de fautes morales :

- il y a d'un côté les transgressions d'interdits (*umuziro*), peu importe qu'elles soient conscientes ou non, qui provoquent automatiquement et inévitablement des sanctions selon une sorte de justice immanente, car il s'agit là de lois d'ordre religieux qui obligent en conscience ("Dieu se venge sans crier gare") ;

- il y a d'autre part les transgressions de lois édictées par les autorités humaines qui ne comportent pas un caractère d'offense à Dieu et n'obligent donc pas en conscience : Dieu n'est pas concerné par la vie morale, et n'est donc considéré comme coupable que celui qui s'est fait prendre et a été amené à reconnaître son délit ; au besoin, il est légitime de s'en tirer par le mensonge... "Si on peut...éluder intelligemment (la loi) de manière à ne pas être puni, on ne sera pas inquiété sur le plan moral" (Kagame, p. 399). En ce sens S. Bushayija a pu écrire : "La religion et la conscience religieuse n'interviennent pas dans l'éducation morale des enfants" (p. 160). L'essentiel en matière de conduite est donc de ne pas se faire prendre quand on se trouve en faute face à la loi des hommes.

Si on applique ces principes au langage, on arrive aux conclusions suivantes : la parole étant moralement bonne lorsqu'elle contribue au bien de la communauté, le mensonge n'est pas en lui-même frappé d'interdit ; mentir avec la certitude que personne ne s'en rendra compte est légitime, l'usage de la parole n'étant pas au service de la vérité, mais du bien-être du groupe ; est moralement condamnable la parole qui compromet celui-ci et lui porte préjudice, qui transgresse un interdit ou qui, prohibée par une autorité, est divulguée et punie ; au cas où une conduite est ainsi proscrite, mais n'est pas connue et donc pas punie, il n'y a pas à la regretter. Bien entendu, se compromettre soi-même est obligatoirement aussi compromettre le groupe auquel on appartient.

"Pour l'astucieux..., le langage est un moyen employé non pour dire ce qu'on pense être vrai, mais, selon le cas, soit pour exprimer ce que l'on estime être conforme à l'opinion du supérieur (forme de politesse), soit pour obtenir gain de cause, promouvoir ses intérêts propres, sauver la face, se protéger. On trouve donc logique de se tirer d'affaire par un mensonge utilitaire" (Rodegem, 1973, p. 20).

ÉDUCATION

Ces manières d'être, de dire et de faire ont évidemment des conséquences pédagogiques et psychologiques de toute première importance. On cultivera non seulement des comportements de réserve, conventionnels, neutres, mesurés, d'où est bannie toute spontanéité, mais encore l'art de dissimuler son opinion, de n'exprimer ni approbation ni désapprobation, de déguiser astucieusement sa pensée. Tant qu'on ne sait pas très exactement à qui on a à faire, il ne faut surtout pas se dévoiler, mais observer les réactions de l'autre, feindre de ne pas voir, de ne pas comprendre, de ne pas ressentir. Il est d'ailleurs malséant de poser des questions directes, comme demander le nom ou le nombre d'enfants ou de vaches. Au besoin on y répond par des contrevérités ou des propos dilatoires. Pour être bien renseigné, on emprunte des voies détournées et on s'entoure de réseaux d'alliés et d'espions. L'obsession du secret est permanente et on se méfie par dessus tout des gens bavards. Devant la justice, l'art oratoire ou l'habileté sont plus importants que la vérité objective ; gagner un procès se dit "renverser un adversaire" : ce qui

compte ce n'est pas de faire triompher le vrai, mais de remporter la victoire.

On apprend donc à l'enfant à utiliser la parole de sorte qu'elle ne procure aucun dommage aux siens ; qu'on peut dire oui à l'un et non à l'autre pourvu que la contradiction ne soit pas découverte ; que le mensonge est légitime, voire louable, lorsqu'il n'entraîne pas de conséquences néfastes, qu'il est profitable aux bonnes relations, qu'il contribue au succès des entreprises de son groupe et qu'il est signe d'intelligence et d'habileté. Par contre, on punissait un enfant quand par un mensonge maladroit il déshonorait ses parents, nuisait à leur prestige ou à leurs intérêts.

Concrètement, l'enfant est entraîné à garder le secret, à ne jamais révéler un fait qui pourrait nuire à lui-même ou à sa famille, à apprécier les situations et à bien calculer ses coups, à pouvoir par exemple dire avec aplomb que son père est absent alors qu'il se cache dans la maison, et à user de périphrases, de détours et d'un langage alambiqué pour n'avoir pas à s'exprimer directement.

"On n'enseigne pas aux enfants à chercher envers et contre tout à connaître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, puis à les dire telles qu'elles sont ainsi connues... On éduque avant tout à penser et à dire les choses telles qu'elles puissent entretenir de bonnes relations sociales, telles qu'elles ne provoquent aucun dommage personnel ou collectif... Le mensonge est une action légitime, voire louable, chaque fois qu'il est une preuve d'habileté et d'intelligence et qu'il tourne à l'avantage du trompeur ou des siens"

écrivait D. Nothomb en un article consacré entièrement (il y avait de quoi !) à "L'éducation des jeunes Banyarwanda à la sincérité et au respect de la vérité objective". Et F. Rodegem :

"Outre l'art de dissimuler, on inculque aux enfants l'art de simuler, de dire le contraire de ce qu'on pense. Se montrer habilement d'accord avec son interlocuteur est une preuve de politesse. Un refus direct, une réponse négative seraient injurieux : on ne contredit pas son supérieur. Pour échapper à un ordre reçu,

celui qui a de l'ubwenge commence par lanterner, puis cherche des excuses, use de faux-fuyants, promet de s'acquitter et remet toujours à plus tard... Refuser ouvertement serait malséant, mais grâce au style oblique, on use de réponses dilatoires, on promet sans s'engager, on se défile sous divers prétextes, on s'arrange pour être absent jusqu'à ce que l'interlocuteur ait compris la vanité de ses efforts et se lasse. En transposant les paroles d'un humoriste au sujet des diplomates on aurait : "quand un grand Tutsi vous dit oui, cela veut dire peut-être ; quand il vous dit peut-être, cela veut dire non ; et s'il dit non ce n'est pas un grand Tutsi"" (p. 20).

Mutatis mutandis, ce qui est dit du mensonge peut aussi être dit du vol.

Lors d'une petite enquête menée au Rwanda dans un collège de filles sur la manière dont celles-ci comprenaient l'ubwenge, j'ai recueilli des propos comme ceux-ci :

- *"Près de chez moi il y avait un homme riche dont la femme était folle depuis longtemps. Un autre s'est présenté disant qu'il pourrait la guérir si on lui donnait trente mille francs et cinq vaches. Le riche accepta. Mais le médicament était de l'eau et la femme est restée folle. Les Rwandais apprécient un tel homme parce qu'il sait gagner sa vie par sa malignité" (= en étant malin).*

- *"Quand une personne qui n'a pas de travail va demander de l'argent à un riche en lui disant qu'elle le rendra dès qu'elle aura touché le salaire, alors qu'elle sait pertinemment qu'elle ne pourra pas le rendre, et que le riche lui en donne, on peut dire qu'elle a été plus intelligente que celui-ci parce qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait sans trop se fatiguer."*

- *"Il y avait chez nous un homme très pauvre qui n'avait pas de quoi manger ni de quoi s'habiller. Il a appris à voler. Au bout de deux ans, il est devenu riche, très renommé pour sa débrouillardise. A présent il importe même des produits. Les voisins apprécient cet homme parce qu'il connaît l'ubwenge."*

- *"Ma mère m'a parlé en long et en large de la situation de mon grand-père qui avait deux femmes, la grande et la petite. Comme il arrive d'habitude, l'homme aima la petite et oublia la grande. Cette dernière devait se débrouiller pour vivre, et elle a cherché un moyen pour rétablir l'entente avec son mari. Un jour il y avait de la bière de banane chez la petite ; celle-ci aimait beaucoup en boire et s'enivrait à chaque fois. La grande s'entendit avec un homme des environs pour qu'il profite de cette ivresse pour commettre l'adultère avec la petite dans un coin près de la maison de sorte que le mari pouvait l'attraper. Le plan fut réalisé. Pendant que l'homme était en pleine action, la grande réussit à amener son mari à l'endroit voulu et il les surprit. Depuis ce jour, le mari n'a plus voulu retourner chez la petite disant qu'elle était une femme libre, et il reprit la grande. Vous voyez : si ma grand-mère ne s'était pas débrouillée en usant de malignité, elle était perdue" (cf. Emy, 2003).*

LES BLANCS N'ONT PAS D'UBWENGE

Il faut ajouter à tout ce qui a été dit précédemment une chose essentielle : dans une société où "la vérité n'est pas un élément dominant dans l'échelle des valeurs" (Rodegem, p. 20), où non seulement tout le monde est susceptible de dissimuler la vérité, mais où le "mensonge" est classé parmi les beaux-arts et les jeux de l'esprit les plus excitants, personne n'est dupe, tout le monde sait à quoi s'en tenir et comment adapter sa conduite. Autrement dit, seuls ceux du dehors se font avoir.

De fait, il est un véritable lieu commun selon lequel les Blancs, malgré leurs réalisations peut-être admirables, sont d'une désarmante naïveté et n'ont pas d'ubgence. Ils gobent tout ce qu'on leur dit, ne savent pas déjouer les manigances dont ils sont l'objet et ne connaissent pas les arcanes du discours oblique.

Effectivement, quand on considère l'histoire récente, on est stupéfait de la facilité avec laquelle journalistes, diplomates, commissions des droits de l'homme, etc., se sont laissés bernier par leurs interlocuteurs rwandais et les propagandes subtiles que ceux-ci mettaient en oeuvre. Je pense que le drame du Rwanda en ces vingt dernières années apparaîtra, le jour où les passions se seront décantées et où l'on commencera à y voir plus clair,

comme dominé d'un bout à l'autre par le mensonge, un mensonge distillé avec un art et une intelligence qui frisent, au moins à nos yeux, la perversité.

Pierre ERNY

OUVRAGES CITÉS

Albert (E. M.), "Une étude de valeurs en Urundi", *Cahiers d'Etudes Africaines*, 2, mai 1960, pp. 147-160.

Boucharlat (Alain), *Le commencement de la sagesse. Les devinettes au Rwanda*, Paris, SELAF, 1975.

Bushayija (Stanislas), *Le mariage coutumier au Rwanda*, Bruxelles, Larcier, 1966.

Coupez (André) et **Kamanzi** (Théodore), *Littérature de cour au Rwanda*, Oxford, Clarendon Press, 1970.

Erny (Pierre), *Jeunesse d'hier au Rwanda. Textes d'écoliers et d'étudiants. Matériaux pour une psychologie*, Paris, L'Harmattan, 2003.

- *L'éducation au Rwanda au temps des rois. Essai sur la tradition culturelle et pédagogique d'un pays d'Afrique centrale*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Gasarabwe (Edouard), *Le geste rwanda*, Union Générale d'Editions 10-18, 1978, "La voie des autres".

Kagame (Alexis), *La philosophie bantu-rwandaise de l'être*, Bruxelles, Académie Royale des Sciences Coloniales, 1956.

Kandt (Richard), *Caput Nili. Eine empfindsame Reise zu den Quellen des Nils*, Berlin, Reimer, 1921.

Nothomb (Dominique), *Un humanisme africain. Valeurs et pierres d'attente*, Bruxelles, Lumen Vitae, 1969.

- "L'éducation des jeunes Banyarwanda à la sincérité et au respect de la vérité objective", Bujumbura, *Théologie et Pastorale*, 12, 1963, pp. 235-250.

Nyirimpunga (Fidèle), *La morale des non-chrétiens et le christianisme au Rwanda*, thèse, Fribourg (Suisse), 1973.

Perugia (Paul Del), *Les derniers rois mages. Chez les Tutsi du Rwanda. Chronique d'un royaume oublié*, Paris, Phébus, 1978.

Rodegem (Firmin), *Anthologie rundi*, Paris, A. Colin, 1973, "Classiques africains" 12.

- *Sagesse kirundi. Proverbes, dictons, locutions usités au Burundi*, Tervuren, Musée Royal du Congo Belge, 1961.

Smith (Pierre), *Le récit populaire au Rwanda*, Paris, A. Colin, 1975, "Classiques africains" 17.